

HUMEUR

Le cercle de Pouchkine

Traducteur inspiré, André Markowicz s'est fait connaître en revisitant in extenso l'œuvre romanesque de Dostoïevski. Ce



qui l'a entraîné à se pencher sur le théâtre de Gogol et de Tchekhov. C'est maintenant le tour de Pouchkine. Après avoir re-

traduit *Eugène Onéguine*, le poème en vers de l'écrivain, dont Tchaïkovski a tiré un opéra, Markowicz s'est intéressé aux amis du poète tué en 1837 dans un duel avec le baron d'Anthès, un Français qui faisait les yeux doux à sa femme. On ne savait jusqu'ici presque rien des œuvres des amis du cercle de Pouchkine. Des poètes qui ont souvent connu la prison ou l'exil après le complot des décembre, en 1825, contre le tsar Nicolas I^{er}.

L'intérêt du recueil présenté par André Markowicz est de donner une idée du romantisme russe, assez différent de son pendant français, car très lié à la lutte contre le pouvoir et la tyrannie. On trouvera ici, outre des textes de Pouchkine lui-même et d'écrivains relativement connus comme Lermontov ou Gribouïedov, des poèmes de Baratynski, Vénévitinov ou Tiouttchev, entre autres. L'occasion est unique de humer l'air de la houle du romantisme russe. Pour une poésie riche en éclats, métaphores et scansion véhémente. Où abondent les rêveries solitaires, les errances le cœur lourd le long des rivages, l'attente d'ardeurs nouvelles et autres délires des sens. Cependant que retentit souvent l'écho d'une révolte contre l'étouffement, la vie morne et suspendue sous le ciel des despotes. ALAIN FAVARGER

> André Markowicz, *Le soleil d'Alexandre, poésie lyrique du romantisme russe*, choisie, traduite et présentée par l'auteur avec une iconographie d'époque, Ed. Actes Sud, 574 pp.

Les étoiles au bout des baguettes

Percussions. Evelyn Glennie et l'Orchestre de chambre de Lausanne donneront en création une œuvre de Jean-Luc Darbellay. Du marimba aux rototoms, rien ne manque au vaste attirail.

BENJAMIN ILSCHNER

n «N'est-ce pas extraordinaire? Le ciel étoilé est si paisible de nuit... Et quand on y regarde de plus près, ce n'est qu'une succession d'explosions incroyables, de collisions de galaxies!» Une impression forte gravée dans l'esprit de Jean-Luc Darbellay. Si forte que le compositeur l'a laissée guider sa plume pour qu'elle devienne musique: son nouvel opus *Cosmos*, tout juste achevé, sera créé en début de semaine prochaine par l'Orchestre de chambre de Lausanne, avec lequel il s'est lié pour une saison en résidence. Sous les feux de la salle Métropole, une musicienne brillera tout particulièrement: la percussionniste Dame Evelyn Glennie, dédicataire de l'œuvre. A portée de ses baguettes, elle aura un vaste attirail d'instruments disposés en triangle sur toute la scène.



J'aime sentir le mouvement, je veux dynamiser la musique!

JEAN-LUC DARBELLAY

Une cohabitation peu habituelle pour un orchestre, mais choisie à dessein. Jean-Luc Darbellay s'en explique avec enthousiasme: «La percussion peut être l'instrument le plus doux de l'orchestre, comme lorsque le vibraphone introduit un filet à peine audible. D'autre part, les tam-tams et la grosse caisse explosent dans tous les sens. On trouve alors une énergie à tout rompre en opposition à ce côté paisible.» Cette correspondance musicale que propose *Cosmos* n'est pas sans rappeler *Oyama* (2009) et sa représentation d'un volcan japonais en éruption, ou encore *Mana* (2008), saisissant reflet de la force spirituelle des statues de l'île de Pâques.

Couleurs et clusters mouvants

Quand il ouvre la partition pour la commenter, Jean-Luc Darbellay laisse transparaître sa fascination pour la diversité des sonorités. Elle ne fait pas l'ombre d'un doute au vu de l'instrumentarium d'Evelyn Glennie, qui réunit glockenspiel, xylophone, vibraphone, marimba, cymbales et triangles, mais aussi congas, bongos, rototoms, logdrums, templeblocks, watergongs, waterphones et autres tambours de basque. Sans oublier les cloches



Evelyn Glennie, soliste dans une performance finement chorégraphiée. JIM CALLAGHAM

de vaches, affectueusement appelées «almglocken» par la soliste ravie par ces reminiscences de nos alpages.

On l'aura compris, la virtuosité ne consistera pas simplement à venir à bout de l'écriture souvent très exigeante, mais aussi à ne pas perdre le nord dans cette myriade aux mille résonances. Evelyn Glennie s'approprie d'ailleurs cette partition en affinant sa «chorégraphie» depuis le mois de mars dernier, après avoir eu quelques premiers aperçus du manuscrit en mai 2010. L'étude est jalonnée de nombreux échanges entre elle et Jean-Luc

Darbellay. L'autre jour, c'est une donnée «spatio-temporelle» qu'il s'agissait de corriger: «Il me faudrait plus de temps pour passer de la position des almglocken à celle du xylophone entre la fin de la mesure 38 et la mesure 40. Impossible de poser mes baguettes, tourner la page, reprendre d'autres baguettes, tout en courant d'un instrument à l'autre», écrit-elle. Réponse rassurante: «Le chef d'orchestre attendra le temps qu'il faut sur le point d'orgue et commencera le crescendo quand tu es prête. Inutile de te précipiter!» Oui, des esquisses à la création

de l'œuvre, l'auteur et l'interprète auront mené à bien un véritable travail d'équipe pour donner vie à *Cosmos*: «Quand j'écris pour une soliste, précise Jean-Luc Darbellay, j'essaie de savoir ce qui l'intéresse, de connaître ses préférences et ses instruments de prédilection.»

Quant à l'orchestre, il n'est pas en reste dans la dramaturgie de cet ouvrage. Lui aussi a sa panoplie d'effets à dérouler: à coups de battements sur l'embouchure (bois et des cuivres), de claquements produits avec la baguette de l'archet sur le cordier ou avec l'ongle sur le chevalet (cordes), de pincements ou d'étouffements (piano), l'orchestre se solidarise avec la percussionniste. «Il amène beaucoup de couleurs», résume le compositeur. Mais pas des couleurs figées: «Dans les années 1960, 70 et 80, en musique contemporaine, on évitait les gammes et les arpèges, poursuit-il. On travaillait avec d'autres relations de densité. J'aime sentir ces relations, mais dans le mouvement, avec des fondus enchaînés, des clusters mouvants. Je cherche à dynamiser la musique!» Et parfois aussi à la rendre imperceptible. C'est ce que retient le musicologue Pierre Albert Castanet: «Au niveau esthétique, Jean-Luc Darbellay est aussi l'homme des franges floues, des limites estompées (...) Le compositeur tient à favoriser le mystère de la naissance du son.»

Le concert... et après?

Reste une question qui travaille tout compositeur: on réalise une commande (de la Radio suisse romande - Espace 2 et de l'OCL en l'occurrence), on assiste à la première représentation... et après? Au-delà des contacts établis avec des éditeurs et des personnalités du milieu contemporain, Jean-Luc Darbellay tient depuis peu sa réponse: la Médiathèque du Valais lui a offert de réunir l'entier de son œuvre actuelle et à venir dans un fonds. Originaire de Liddes, établi à Berne, l'homme aux 240 opus est conscient de l'aubaine: la médiathèque permettra une conservation bien plus «vivante» de ses œuvres qu'une simple bibliothèque. Or les projets d'avenir ne manquent pas: pour le compositeur, qui est aussi médecin fraîchement retraité, tout s'accorde, sauf le répit. I

> *Cosmos* en création lundi 31.10 et mardi 1.11 avec Evelyn Glennie (soliste) et l'Orchestre de chambre de Lausanne (dir. Pascal Rophé). Rens. www.ocl.ch et www.mediathèque.ch

un dvd

Revoir «La Petite chambre»



Après avoir fait craquer l'ensemble de la critique et du public romand et récolté plusieurs prix, *La petite chambre*, le beau film de Stéphanie Chuat et Véronique Reymond sort à point nommé en DVD, au moment où l'on commence à réfléchir à ses cadeaux de fin d'année. Ce premier long-métrage des deux jeunes réalisatrices vaudoises raconte la rencontre entre Rose, jeune infirmière minée par un deuil tragique, et Edmond, vieillard acariâtre et farouchement indépendant qui refuse d'entrer en EMS. Avec un immense

acteur comme Michel Bouquet dans le rôle du vieil homme et la talentueuse comédienne française Florence Loiret Caille dans celui de la jeune femme, *La petite chambre* trouve le ton juste, tempérant d'espoir ces deux drames humains dévoilés avec tendresse et retenue.

Au bénéfice d'un impeccable transfert numérique, le DVD propose également une poignée de bonus intéressants, dont un «Making of» qui donne la parole aux principaux protagonistes du film, ainsi qu'une interview de Florence Loiret Caille. Celle-ci explique notamment comment elle a suivi une infirmière à domicile, pour se rendre compte que la vérité dépasse souvent la fiction. ES

> Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, *La petite chambre*, 1 DVD, Plus2 Editions.

un roman noir

Indridason sans Erlendur



Les nombreux fans d'Arnaldur Indridason doivent se faire une raison: ce n'est pas encore cette fois qu'ils retrouveront le héros qui a fait le succès de l'écrivain islandais. Après *La rivière noire*, paru en français en début d'année, qui faisait provisoirement l'impasse sur le taciturne commissaire Erlendur parti en vacances sans laisser d'adresse, on découvre une facette très différente de l'auteur nordique. Écrit parallèlement à la série des «Erlendur», *Betty* est un polar psychologique dans la tradition de Simenon

(auteur par ailleurs d'un titre homonyme) ou des premiers romans de Frédéric Dard. Soit l'histoire de Betty, une dangereuse séductrice et manipulatrice qui entraîne une innocente victime dans un fatal engrenage, sorte de version contemporaine et nordique du *Facteur sonne toujours deux fois*, de James M. Cain, cité en exergue.

On n'en dira pas plus sur l'intrigue de ce roman apparemment banal (on sait depuis toujours que crime et attirance érotique vont de pair) qui ménage une surprise phénoménale en cours de route. Le genre de révélation qui laisse totalement abasourdi et invite presque à recommencer la lecture depuis le début! ES

> Arnaldur Indridason, *Betty*, traduit de l'islandais par Patrick Guelpa, 206 pp., Métailié Noir.

un dictionnaire

Retour vers les «eighties»



Euh, François Mitterrand, c'est bien le ministre de la culture de Nicolas Sarkozy, c'est ça? Et Glasnost, c'était pas un groupe électro allemand? Si vous vous posez ces questions, le *Dictionnaire des années 80*, édité par Larousse, sera un parfait livre de chevet. Comme le chantait Aznavour, il s'agit là d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître: de l'avènement de la new wave à l'arrivée au pouvoir de la gauche française, en passant par RoboCop et le Club

Dorothée, tout ce que les années 1980 ont produit de mieux (et de pire) s'y trouve. Écrit par Pierre Mikailoff (journaliste pour *Rock & Folk* et *Rolling Stone*), Carole Brianchon (ancienne éditrice), sous la direction de Gilles Verlant (auteur d'ouvrages de référence sur David Bowie ou Serge Gainsbourg), ce pavé de plus de 500 pages parle de tout ce qui est estampillé «eighties», avec une attention particulière vouée à la culture musicale. Même si l'Histoire (chute du mur de Berlin, massacre de la place Tian'anmen), le cinéma (*Le Grand Bleu*, *James Bond*) et le sport (Yannick Noah, les JO de Los Angeles) ont aussi leur place. Bref, un voyage dans le temps, non exhaustif, qui ne renie pas non plus un certain côté «people», s'adressant cependant plus aux Français qu'aux francophones. NM

> Le dictionnaire des années 80, dir. Gilles Verlant, Larousse, 540 pp.